

Noir, c'est noir

Pour la 8^e édition de « Quai du polar » à Lyon, les grands écrivains ancrés dans la crise et la réalité sociale la plus dure étaient nombreux à avoir répondu à l'appel. Un vrai succès.

PAR ALAIN LÉAUTHIER

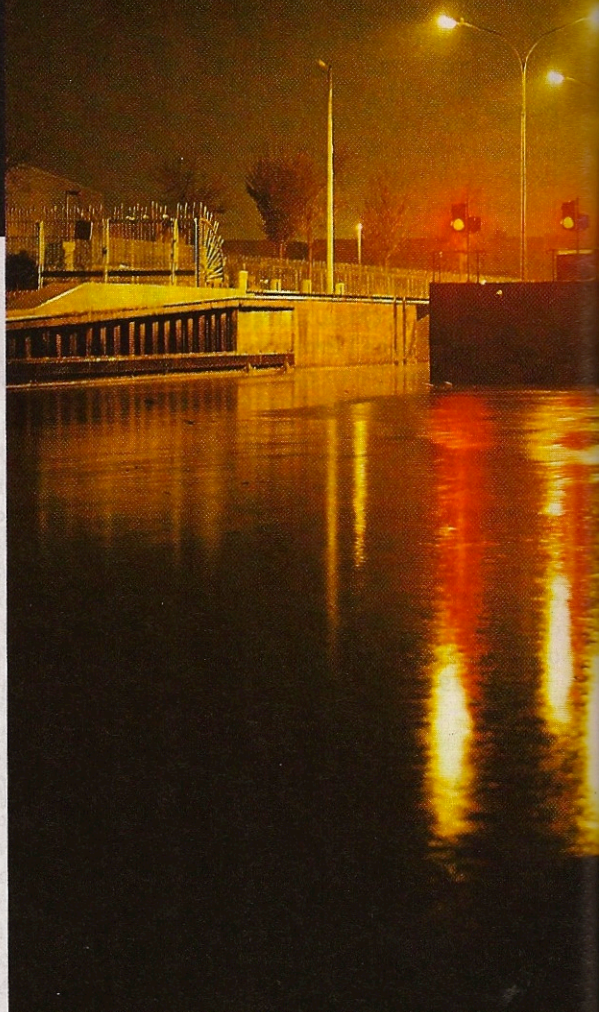
Ne lui parlez pas de Jonathan Franzen, « cet écrivain médiocre que tout le monde admire béatement. Franchement, les tourments d'un ingénieur à la retraite dans l'Ohio [le personnage d'Alfred dans les *Corrections*, de Franzen] ! Qu'est ce qu'on en a à battre ! Les romanciers américains s'intéressent trop à la classe moyenne et presque jamais aux pauvres et aux laissés-pour-compte du système ». Dans une coursive dominant ce qui fut la corbeille de l'ex-palais de la Bourse de Lyon, voilà comment Larry Fondation, auteur du formidable *Sur les nefs* (Fayard noir) justifie sa réputation d'auteur abrasif parmi les 40 autres « polardeux », ou apparentés, invités à la 8^e édition de Quai du polar.

Le deuil du monde d'avant

Littérature de « genre », ânonnent encore certains critiques. Quoi de commun pourtant entre un Maxim Chattam, le pisse-copie en chef du thriller hexagonal, et un Rachid Santaki, descendu à Lyon dans le van où il entrepose les affiches destinées à la promo de son deuxième roman, *Des chiffres et des litres* (Moisson rouge) ? Le garçon les colle lui-même dans son « territoire » de la Seine-Saint-Denis où, il y a un an, il placardait déjà celles du précédent. *Les anges s'habillent en caillera*, écoulé à plus de 6 000 exemplaires. « *Le 93 a son premier roman noir* », proclamait-il alors, à grands coups de tags léchés. Le département en ques-

tion demeure la toile de fond de son nouvel opus, comme port d'attache et unique source d'inspiration de l'auteur. Guetteurs, rabatteurs et patrons dealers y tiennent cette fois les premiers rôles d'une fiction livrée brut de décoffrage, tant l'auteur entend rester en accord avec le milieu qu'il décrit. « Des éditeurs souhaitant travailler avec moi m'ont conseillé d'utiliser un français plus soutenu et de sublimer mes histoires de drogue et de violence. Ça n'a aucun sens ! » Médiateurs dans les « quartiers », ceux du 93 pour l'un, South Central à Los Angeles pour le second, Rachid Santaki et Larry Fondation ont en partage la culture urbaine, des narrations hachées et morcelées voulant traduire le temps déstructuré des marginaux, des freaks suicidaires et des caïds criminels dont ils sont les passeurs en littérature. Après plusieurs romans questionnant la monstruosité dans la nature humaine, l'Anglais Tim Willocks publie en mai chez Allia une nouvelle intitulée *la Cavale de Billy Micklehurst*. Le héros ? Un sans-abri alcoolique...

Voilà des héritiers lointains mais authentiques du noir radical né dans les pages de Dashiell Hammett il y a maintenant plus d'un demi-siècle. Voilà aussi des enfants et des écrivains de la crise. De toutes les crises. En trois jours de débats, rencontres et dédicaces suivis par près de 45 000 passionnés, Lyon a vu défiler toutes sortes d'écrivains ancrés dans la réalité. Des plus évidents, tel Jérôme Leroy, l'auteur du *Bloc* (Gallimard) – « un roman sur l'extrême droite bien sûr, mais surtout sur le deuil du monde d'avant »,





Quai du polar. Le dernier week-end de mars, 40 « polardeux » étaient invités à Lyon. Trois jours de débats, rencontres et dédicaces suivis par près de 45 000 passionnés.

résume-t-il –, aux plus inattendus, tel Jussi Adler-Olsen. *A priori* honnête faiseur de best-sellers, ce Danois aux chemises bariolées écrit du *page-turner* ultra-efficace, récompensé par un carton dans les librairies françaises. Avec 40 000 exemplaires vendus de *Miséricorde* (Albin Michel), le premier chapitre d'une saga qui devrait en compter une bonne dizaine (*Profanation*, le deuxième, paraîtra en mai), il narre les aventures de l'inspecteur Carl Morck, un flic sur la touche, et de son improbable assistant Hafez el Assad. « Certes, je n'aborde pas fronta-

lement les questions politiques et sociales, mais elles sont présentes dans mes livres, assure la nouvelle plume d'or de la littérature policière scandinave. Associer un Danois de souche et un de ces nombreux étrangers qui ont rejoint notre pays n'est pas uniquement une fantaisie littéraire. Au Danemark comme ailleurs, la question de l'immigration nous taraude et a boosté des partis qui ne sont pas représentatifs de nos valeurs de tolérance. » Pas d'angélisme pourtant. « Assad, dit-il, a beaucoup de violence en lui. Il est fruste. C'est l'autre. Pouvons-nous nous comprendre et être sur le même pont ? J'aimerais y contribuer. »

Petite fenêtre très sombre

Plus au nord encore, pour la nouvelle enquête de son récurrent commissaire Erlandur et de son collaborateur Sigurdur Oli (*la Muraille de lave*, Métailié), l'Islandais Arnaldur Indridason traite frontalement la crise bancaire qui a dévasté ce qui était jusqu'ici une île de 300 000 privilégiés, longtemps persuadés d'être bénis des dieux de la Finance et de la Prospérité. « Oui, c'est clairement un livre né de cette crise à laquelle pratiquement pas un seul Islandais n'a échappé. Je crois qu'elle va nous suivre pour l'éternité. Il y aura un avant et un après cet effondrement. Comment un romancier digne de ce nom pourrait-il s'en désintéresser ? » S'il s'est autorisé en quelques occasions des livres de « respiration », l'auteur de *la Cité des Jarres* revendique pleinement la tradition du polar nordique de critique sociale, incarnée par les Suédois Maj Sjöwall et Per Wahlöö dans le milieu des années 60. « Je n'ai pas d'exigence politique particulière, insiste Indridason, mon rôle n'est pas de proposer des prêchi-prêcha aux lecteurs, mais de désigner ce qui ne va pas. »

Un programme auquel adhère pleinement le Sud-Africain Deon Meyer, qui venait à Quai du polar pour la troisième fois, auréolé de l'énorme succès d'*A la trace* (voir *Marianne* du 25 février 2012), panoramique réussi d'un pays confronté aux lendemains difficiles de l'après-apartheid. A Lyon, le géant afrikaner a révélé une fois de plus les symptômes

de l'étrange maladie qui l'affecte : dans les débats, le citoyen Meyer vante inlassablement les acquis positifs enregistrés depuis l'élection de Mandela, en 1994, quand le romancier pointe l'explosion des trafics, l'ampleur de la criminalité comme celle de la corruption parmi l'élite des ex-« libérateurs ». « C'est la nature même du polar d'ouvrir cette petite fenêtre très sombre dans un canevas plus large, qui nous offre beaucoup plus de raisons d'être optimiste », répète-t-il invariablement. Pour l'heure, comme Santaki, Deon Meyer reste collé à son « territoire » vaste comme cinq mille fois la Seine-Saint-Denis. Encore à l'état de simple projet, son prochain livre projettera un personnage dans le futur et interrogera à nouveau l'évolution de la nation arc-en-ciel.

L'histoire compliquée de l'Afrique du Sud n'en finit d'ailleurs pas de titiller les auteurs. En 2009, le Prix des lecteurs de Quai du polar avait couronné *Zulu* (Gallimard), de Caryl Férey, le vagabond du roman noir hexagonal. Lui aussi s'intéresse avant tout aux soubresauts du monde contemporain, aux « effets du néolibéralisme et de la mondialisa-

tion sur la vie des gens ordinaires. Mais, précise-t-il, ailleurs qu'en France, dans des pays qui ont été colonisés ou qui ont subi la dictature ». Maputche (Gallimard, « Série noire »), son petit dernier, reprend le fil des terribles années de plomb en Argentine et le

croise avec le sort des indigènes locaux (les Maputche), véritables « invisibles » parmi une population aux origines essentiellement européennes. Frappé très précocement par la bougeotte, Férey n'imagine pas écrire sur la France de sitôt. L'Ukrainien Andreï Kourkov (*le Jardinier d'Otchakov*, Liana Levi), lui, n'en a pas fini avec sa chronique du monde postsoviétique. Et si ses comédies noires relèvent quelquefois du fameux « genre », la faute, dit-il, en revient à la réalité : « Nous sommes dirigés par une bande de criminels corrompus et illégalement enrichis. » Vous avez dit fiction... ■

« Mon rôle n'est pas de proposer des prêchi-prêcha aux lecteurs, mais de désigner ce qui ne va pas. » Arnaldur Indridason, romancier islandais

éric garaut / picturelank